

Kyloušek, Petr

Culture anticourtoise

In: Kyloušek, Petr. *Moyen Âge : textes choisis*. 1. vyd. Brno: Masarykova univerzita, 2013, pp. 53-68

ISBN 978-80-210-6570-3; ISBN 978-80-210-6573-4 (online : Mobipocket)

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/128677>

Access Date: 16. 02. 2024

Version: 20220831

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University provides access to digitized documents strictly for personal use, unless otherwise specified.

Culture anticourtoise

L'essor démographique et le développement économique (commerce, arts et métiers) qui mènent à la fondation et au développement de villes comme nouveaux centres économiques et culturels (Arras, Amiens, Troyes, Bourges, etc.), contribue en définitive à l'apparition d'un nouveau type social – le bourgeois: artisan, commerçant, boutiquier. L'émancipation et l'ascension sociale de cette nouvelle couche marque l'évolution du 13^e siècle. Les aspects saillants en sont une solide assise économique et la conquête du pouvoir au service du Roi ou en rapport avec le pouvoir royal (ou bien au service des grands seigneurs, tels les ducs d'Orléans ou de Bourgogne). À défaut de la naissance, c'est sur l'argent, le savoir et la moralité que la nouvelle classe peut s'appuyer. En effet, le 13^e siècle effectue le pas décisif dans la sécularisation et la « laïcisation » relative de l'enseignement: les universités et les écoles épiscopales – dans les villes, avec les enseignants venant pour la plupart du clergé séculier – remplacent les abbayes. Les bourgeois comprennent très vite que devant le savoir, le privilège de la naissance s'annule. Ainsi, la scolastique, l'argumentation syllogistique, la logique formelle, le goût du savoir, l'encyclopédisme, le goût de l'allégorie poussé à l'extrême seront souvent le trait caractéristique de la culture bourgeoise. Il en est de même de la moralisation qui sous-tend l'effort d'imposer, idéologiquement, une nouvelle définition – non-aristocratique – du « bien-né », du « noble », etc. (voir *Le Roman de la Rose* de Jean de Meung). De même que la culture courtoise surgit en réaction à la nouvelle réalité sociale et politique, l'esprit bourgeois se définit par opposition à la courtoisie et, en partie, à l'Église, notamment au clergé régulier (cf. le piètre rôle tenu par les moines dans les fabliaux). La littérature bourgeoise évite les sujets « nobles », idéalisants, élevés, sublimes, et recherche la réalité « basse », crue, quotidienne (querelles de famille, duperies, vols, scènes d'ivrognes, infidélités des femmes, obscénités). Le goût bourgeois se définit comme le contraire de la courtoisie : la misogynie est parfois très prononcée – la femme n'a rien à voir avec le sublime, ni avec l'amour pur (cf. l'amour courtois), d'où une érotique souvent « lourde », volontiers obscène. L'humour et l'ironie permettent d'opérer le renversement des valeurs, d'aller jusqu'à la subversion. L'envers de cette attitude est la moralisation avec l'appel implicite à une morale universelle (et à l'égalité de tous devant une telle morale).

Rutebeuf (cca 1230 – cca 1285)

D'origine champenoise sans doute, mais comme poète lié à la vie parisienne, ce créateur puissant est considéré comme un précurseur de François Villon. Son autostylisation annonce la lignée qui aboutira aux poètes « maudits » du 19^e siècle. Si, avec les troubadours et les trouvères, apparaît un premier type de marginalité – la marginalité maximale (exclusivité de la position sociale et intellectuelle, aristocratie de l'esprit), avec Rutebeuf, c'est l'autre marginalité – minimale – qui s'introduit dans la littérature: une exclusivité par la pauvreté, par la déchéance

sociale, économique et familiale, mais qui est complétée par la supériorité de l'art et de l'esprit (ironie et auto-ironie). C'est aussi sous cet angle qu'il faut envisager tout ce que Rutebeuf nous raconte sur sa pauvreté, son mariage, sa femme acariâtre, ses fréquentations. Écrivain sur commande, en quête de mécènes, il nous a légué 14.000 vers, soit 56 compositions – pamphlets, fabliaux, mimes, monologues comiques, vies des saints, pièces dramatiques. Il participe aux discussions politiques et artistiques de son temps, s'investit en faveur des croisades (sur commande?), dénonce l'égoïsme des ordres religieux, des chevaliers. Parmi ses oeuvres, il faut mentionner en premier lieu *Le Miracle de Théophile* – l'un des meilleurs *miracles* dont on dispose, ainsi que certaines poésies « personnelles »: *Le Mariage Rutebeuf*, *La Pauvreté Rutebeuf*, *La Complainte Rutebeuf*, etc.

Le dit des Ribauds de Grève

Les « ribauds » sont les vagabonds de la place de Grève, à Paris (sur l'emplacement de la place de l'Hôtel de Ville actuelle), lieu à proximité du port où il était possible de trouver un travail occasionnel. Ce sont ces marginaux que le poète apostrophe, avec ironie et tendresse.

Ribauds, or êtes-vous à point :
Les arbres dépouillent leurs branches,
Et vous n'avez de robe point ;
Si en aurez froid à vos hanches.
Quels vous fussent or les pourpoints
Et les surcots fourrés à manches !
Vous allez en été si joint
Et en hiver allez si cranche ;
Vos souliers n'ont pas métier d'oïnt :
Vous faites de vos talons planches.
Les noires mouches vous ont point,
Or vous repoinderont les blanches.

Ce sont amis que vent emporte

*Li mal ne servent seul venir :
Tous ce m'estoit a avenir
S'est avenu.
Que sont mi ami devenu
Que j'avoie si près tenu*

Les maux ne savent venir isolément :
Il fallait que tout cela m'arrivât.
Et c'est arrivé.
Que sont devenus mes amis,
Avec qui j'étais si intime

*Et tant amé ?
 Je cuit qu'il sont trop cler semé :
 Il ne furent pas bien femé,
 Si sont failli.
 Itel ami m'ont mal bailli,
 Qu'onques tant com Diex m'assailli
 En maint costé,
 N'en vi un seul en mon osté :
 Je cuit li vens les m'a osté.
 L'amor est morte :
 Ce sont ami que vens emporte,
 Et il ventoit devant ma porte :
 Ses emporta.*

La misère au foyer

*Avant que viegne avril ne may
 Vendra quaresme ;
 De ce puis bien dire mon esme :
 De poisson autant que de cresse
 Aura ma fame ;
 Grant loisir a de sauver s'ame :
 Or geüint por la douce Dame,
 Qu'èle a loisir,
 Et voist de haute eure gesir,
 Qu'el n'aura pas tout son desir,
 C'est sanz doutance.
 Or soit plaine de grant souffrance,
 Que c'est la plus grant porveance
 Que je i voie.
 Par cel Seignor qui tout avoie,
 Quant je la pris, petit avoie,
 Et ele mains.
 Je ne sui pas ouvriers des mains ;
 L'en ne saura ja ou je mains
 Por ma poverté :*

*Et que j'avais tant aimés ?
 Je crois qu'ils sont trop clairsemés :
 Ils ne furent pas bien fumés,
 Alors ils m'ont fait défaut.
 Ces amis-là m'ont mal traité,
 Car jamais, tant que Dieu m'affligea
 En mainte manière,
 Je n'en vis un seul en ma demeure.
 Je crois que le vent me les a enlevés.
 L'amitié est morte :
 Ce sont amis que vent emporte,
 Et il ventait devant ma porte :
 Aussi (le vent) les emporta.*

*Avant que vienne avril ou mai
 Viendra le carême ;
 À ce sujet je peux bien dire mon avis :
 De poisson autant que de crème
 Aura ma femme ;
 Elle a tout loisir de sauver son âme :
 Qu'elle jeûne donc pour la douce Dame,
 Car elle en a loisir,
 Et aille se coucher de bonne heure,
 Car elle n'aura pas tout son saoul,
 C'est chose sûre.
 Qu'elle soit pleine de souffrance,
 Car c'est ce dont je puis le mieux
 La pourvoir.
 Par le Seigneur qui dirige tout,
 Quand je la pris, j'avais peu (de bien)
 Et elle moins (encore).
 Je ne suis pas travailleur manuel ;
 L'on ne saura jamais où je demeure
 À cause de ma pauvreté.*

*Je n'i sera ma porte ouverte,
Quar ma meson est trop deserte
Et povre et gaste.
Sovent n'i a ne pain ne paste.
Ne me blasmez se ne me haste
D'aler arriere,
Que je n'i aurai bele chiere :
Len n'a pas ma venue chiere
Se je n'apporte ;
C'est ce qui plus me desconforte,
Que je n'ose huchier a ma porte
A vuide main.
Savez comment je me demain ?
L'esperance de l'endemain
Ce sont mes festes.*

*Jamais n'y sera ma porte ouverte,
Car ma maison est trop vide
Et pauvre et abîmée.
Souvent il n'y a ni pain ni pâte.
Ne me blâmez pas si je ne suis pas pressé
De retourner (chez moi),
Car on ne m'y fera point bon visage :
L'on ne se réjouit pas de mon retour
Si je n'apporte rien ;
C'est ce qui m'afflige le plus,
Que je n'ose appaler à ma porte
La main vide.
Savez-vous comment je m'arrange ?
L'espérance du lendemain.
Voilà mes réjouissances.*

Roman de Renard (1175 – cca 1250)

Il s'agit de l'oeuvre la plus importante et la plus complète du point de vue de l'esprit bourgeois, avec une forte composante satirique (satire sociale), réaliste (analyse critique du comportement), parodique et moralisante. Le titre lui-même recèle tout un programme, celui d'une « geste animale », opposée à la chanson de geste et au roman courtois qu'il parodie: en effet c'est le « roman » du héros « Renard » (le nom commun « renard » sera dérivé à partir de ce nom propre pour désigner l'animal qui, à l'époque, s'appelait *goupil*, du latin *vulpecula*). *Le Roman de Renard* est composé de plusieurs récits indépendants, rédigés entre la fin du 12^e et la moitié du 13^e siècle, regroupés en 27 « branches » de longueur variable (de 90 à 3.500 vers octosyllabes à rimes plates). L'ensemble comporte plus de 100.000 vers. Les origines sont doubles : 1) Traditions populaires: récits oraux, contes de fées où le personnage du « goupil » et du loup, animaux totémiques par excellence, tiennent une place importante ; 2) Sources littéraires: le moyen âge a connu, en latin, des fables inspirées par les auteurs anciens – Ésope, Phèdre, Avien (Aisópos, Phaedrus, Avianus) qui seront imités aussi en langues vulgaires comme dans le cas des « *isopets* » de Marie de France). D'autre part, du 10^e au 12^e siècle, certains poèmes en latin content la lutte du loup et du goupil, dont le plus important est *Ysengrinus* (milieu du 12^e siècle) du flamand Nivard. On y trouve déjà l'essentiel du *Roman de Renard*, y compris les deux protagonistes Ysengrinus et Reinardus. Peut-être avons-nous affaire à l'élaboration littéraire d'une tradition folklorique orale. Les auteurs de certaines branches sont connus: Pierre de Saint-Cloud (branche I, II et Va), le prêtre de la Croix-en-Brie (branche IX), Richard de Lison (branche XII), Rutebeuf (*Renard le Bestourné*), Jacquemart Gelée (*Renard le Nouvel*). Les branches I et II, les plus anciennes (1174–1175), sont une adaptation de l'*Ysengrinus* latin. Leur auteur Pierre de Saint-Cloud a eu le génie de donner aux personnages les noms propres. Ce rapprochement du monde animal et du monde humain fonde la fortune et le succès du cycle.

Branche IV, vv. 151–364

Renard et Ysengrin dans le puits

Affamé, en quête de nourriture, Renard s'introduit dans un couvent. Au milieu de la cour un puits l'attire. (Traduction en prose en français moderne)

Seigneurs, écoutez cette merveille ! En ce puits, il y avait deux seaux : quand l'un monte, l'autre descend. Renard, qui a fait tant de mal, s'est accoté contre le puits, désolé et marri, et tout pensif. Il se met à regarder dans le puits et à observer son image : il croit que c'est Hermeline, sa femme, qu'il aime d'un vif amour, qui se trouve enfermée là-dedans. Renard en est pensif et dolent. Il lui demande, à pleine voix : « Dis-moi, que fais-tu là-dedans ? » La voix, du puits, remonte vers lui. Renard l'entend, dresse le front. Il la rappelle une autre fois : de

nouveau remonte la voix ! Renard l'entend et s'émerveille : il met ses pieds dans un seau, et, sans savoir comment, il descend. Le voilà mal en point ! Quand il fut dans l'eau, il comprit bien qu'il s'était trompé.

Renard est en mauvaise posture : les diables l'ont pris en ce piège. Il s'est appuyé contre une pierre : il préférerait être mort et en bière. L'infortuné souffre un grand tourment. Il a la peau toute mouillée : il est à l'aise pour pêcher ! Nul ne pourrait l'en tirer. Il ne prise pas deux boutons sa sagesse.

Seigneurs, il advint en ce temps, en cette nuit et en cette heure, qu'Ysengrin, sans demeure, sortit d'une grande lande pour quérir sa nourriture, car la faim le torture atrocement...

(Il découvre Renard au fond du puits.)

- Qui es-tu ? dit Ysengrin ;

- Je suis votre bon voisin, qui fut jadis votre compère : vous m'aimiez plus que votre frère !

Maintenant, on m'appelle « feu Renard, qui tant savait de ruses et de tours. »

- J'en suis ravi, dit Ysengrin ; quand donc es-tu mort ?

- Avant-hier, répond l'autre. Si je suis mort, quel nul ne s'en étonne : ainsi mourront tous ceux qui sont en vie. Il faudra bien qu'ils passent par la mort, quand Dieu voudra. Maintenant il attend mon âme, Notre-Seigneur qui m'a tiré de ce martyre. Je vous prie, beau doux compère, de me pardonner les motifs de colère qu'autrefois je vous ai donnés.

- Je vous l'accorde, dit Ysengrin : que tout vous soit pardonné, compère, ici et devant Dieu. Mais votre mort me laisse plein de douleur.

- Moi, j'en suis heureux, dit Renard.

- Heureux ? Vraiment, par ma foi, beau compère, dites-moi pourquoi.

- Mon corps gît dans une bière, chez Hermeline, en ma tanière, mais mon âme est en Paradis, assise aux pieds de Jésus : compère, j'ai tout ce que je veux. J'ai abandonné tout orgueil. Si tu es au royaume terrestre, moi, je suis au Paradis céleste. Ici sont les fermes, les plaines, les prairies, ici les riches troupeaux ; ici l'on peut voir mainte génisse, et mainte ouaille et mainte chèvre ; ici tu peux voir lièvres, bœufs, vaches, et moutons, éperviers, vautours et faucons.

Ysengrin jure par saint Sylvestre qu'il voudrait bien être là-dedans.

- Laissez cela, dit Renard, vous ne pouvez entrer ici. Le Paradis est céleste et n'est pas ouvert à tous. Tu as toujours été tricheur, félon, traître et trompeur... Tu m'as accusé faussement d'avoir mal agi envers toi...

- Je vous en crois, dit Ysengrin ; je vous pardonne, en bonne foi. Mais faites-moi entrer.

- Laissez cela, dit Renard ; nous n'avons cure, ici, de tapage. Vous voyez, là, cette balance ?

Seigneurs, écoutez cette merveille ! De son doigt, il lui montre l'autre seau. Renard sait si bien user de son intelligence qu'il lui fait vraiment croire que c'est la balance du bien et du mal.

- Par Dieu le Père, telle est la puissance de Dieu, que quand le bien est assez pesant, il descend ici tout droit, et tout le mal reste là-haut. Mais nul, s'il n'est confessé, ne saurait descendre ici, je t'assure. As-tu confessé tes péchés ?

- Oui, dit l'autre, à un vieux lièvre et à dame H... la chèvre, très bien, et très saintement. Compère, sans plus attendre, faites-moi entrer là-dedans !

- Il faut maintenant prier Dieu, et très saintement lui rendre grâces pour qu'il vous accorde le vrai pardon et la rémission de vos péchés : ainsi vous pourrez entrer ici.

Ysengrin ne veut plus tarder. Il tourne le derrière vers l'Orient et la tête vers l'Occident ; il se met à crier et, très fortement, à hurler. Renard qui fait mainte merveille était en bas, dans l'autre seau, au fond du puits, car la pire destinée l'avait couché là-dedans. À la fin Ysengrin s'impatiente et s'écrie : « J'ai prié Dieu. »

- Et moi, dit Renard, j'ai rendu grâces à Dieu. Ysengrin, vois-tu ces merveilles, ces cierges qui brûlent devant moi ? Jésus t'accordera pardon véritable et très douce rémission. »

Ysengrin l'entend : il s'efforce d'attirer le seau vers la margelle ; il joint les pieds, bondit dans le seau. Ysengrin était le plus lourd : il descend vers le fond. Ecoutez maintenant le beau vacarme ! Dans le puits, ils se rencontrent. Ysengrin l'interpelle :

- Compère, pourquoi t'en vas-tu ? Et Renard lui a répondu : « Ne fais donc pas la grimace. Je devais t'expliquer les usages : quand l'un y va, l'autre revient. C'est toujours la coutume. Je vais en Paradis, là-haut ; et toi, tu vas en Enfer, en bas. J'ai échappé au démon et tu t'en vas aux diables. Tu es tombé en vilain lieu et j'en suis sorti, sache-le bien. Par Dieu le Père, là-dessous, ce sont les diables ! » Dès que Renard est sur la terre, il est tout joyeux de ce bon tour.

Fabliaux (13^e siècle)

Le terme est d'origine picarde ou artésienne (pour « fable », « fableau ») et désigne de courts récits en vers (50 – 1.500 vers, octosyllabes à rimes plates), de veine satirique, anticourtoise, souvent obscène, ou bien moralisante et édifiante. Les fabliaux excellent par leur verve narrative et leur humour. Les sujets: querelles de famille, infidélités des femmes, duperies, vols, scènes de famille, bastonnades. Les personnages: paysans lourds ou rusés, femmes infidèles, maris trompés, marchands bernés, moines avides ou grivois. Certains sujets fourniront la matière épique des contes et des nouvelles des époques postérieures: Boccace, Chaucer, Matteo Bandello, Marguerite de Navarre, etc. s'en inspireront. La construction des fabliaux utilise le suspens, la technique des motifs récurrents, les jeux de mots comme motifs déclencheurs, les méprises comme intrigues. L'apogée du genre se situe entre le 12^e et la fin du 13^e siècle, il s'éteint au début du 14^e siècle. À peu près 150 textes se sont conservés. Les auteurs sont en partie connus: Rutebeuf, Jean Bodel, etc. On peut répartir cette production en fabliaux burlesques: *Estula*, *Le Vilain Mire*, *Le Dit des Perdrix*, *Du Curé qui mangea les mûres*, *Les Trois Aveugles de Compiègne*, *La Vieille qui graissa la patte au chevalier*, *Brunain*, *la vache au prêtre*; et fabliaux moralisants et édifiants: *Le Tombeur Notre-Dame*, *La Housse Partie*, *Le Chevalier au barizel*.

Estula

(Traduction en prose en français moderne)

Il y avait jadis deux frères, sans le soutien de père ni mère, et sans nulle autre parenté. Pauvreté était leur grande amie, car elle se tenait très souvent avec eux ; c'est la chose qui cause le plus de tourment à ceux qu'elle assiège continuellement. Pire mal ne peut arriver à personne. Ensemble demeuraient les deux frères dont je vais parler.

Une nuit, ils se trouvèrent bien angoissés, exténués par la faim, la soif et le froid. Ces trois maux-là reviennent souvent chez ceux que Pauvreté accable ! Ils se mirent alors à réfléchir aux moyens de se défendre contre Famine qui les tourmente : celle-ci cause tant de souffrance. Un homme qu'on savait très riche vivait tout près de leur maison. S'il avait été pauvre, on l'aurait considéré comme fou. Ce riche avait des choux dans son potager et des brebis dans sa bergerie. Les deux frères se rendirent chez lui. Pauvreté fait perdre la tête à bien des hommes ! L'un emporte un sac sur son dos, et l'autre un couteau dans sa main. Par un sentier, ils entrent directement dans le jardin ; le premier s'installe, sans se soucier d'en être blâmé. Il coupe des choux dans le potager, le second s'approche de la bergerie

pour ouvrir la porte et finit par y parvenir. Il lui semble que l'affaire se déroule bien, et il se met à tâter les moutons pour trouver le plus gras.

Mais on était encore à table dans la maison : on entendit la porte de la bergerie grincer quand il l'ouvrit. Le fermier dit à son fils : « Va voir dans la bergerie, et appelle Estula pour qu'il rentre ! » (C'est le chien qui s'appelait « Estula »). Heureusement pour les deux frères, il n'était pas cette nuit-là dans la cour. Le garçon s'y rend, et crie : « Estula ! Estula ! » Et l'autre, du bercail, lui répond : « Oui, bien sûr que je suis ici ! » L'obscurité était très profonde, si bien que le fils ne put apercevoir celui qui lui avait répondu de là-bas. Mais il était intimement persuadé que c'était le chien qui lui avait répondu. Incapable de rester là un instant, il rentra chez lui, presque évanoui de peur. « — Qu'as-tu, mon cher fils ? lui demanda son père. — Mon père, par la foi que je dois à ma mère, Estula vient de me parler ! — Qui ? Notre chien ? — Oui, notre chien, je vous assure ! Et si vous ne voulez pas me croire, appelez-le à l'instant, vous l'entendrez parler ! » Le fermier, sur-le-champ, se précipite ; il entre dans la cour intrigué par ce phénomène, et appelle Estula, son chien. Et le voleur, qui ne se doutait de rien, répond : « Bien sûr que je suis là ! » Le brave homme n'en croit pas ses oreilles. « Cher fils, par le Saint-Esprit, j'ai déjà entendu bien des histoires surprenantes, mais jamais rien de tel ! Va vite raconter ce prodige au prêtre, et ramène-le ! Dis-lui bien d'apporter avec lui son étole et de l'eau bénite ! » Le fils s'y emploie le plus vite possible et arrive donc au presbytère. Sans perdre de temps, il entre directement s'adresser au prêtre et lui dit : « Venez tout de suite entendre quelque chose d'incroyable, vous n'avez jamais rien entendu de pareil... Prenez votre étole autour du cou ! »

Le prêtre lui dit : « Je te crois complètement fou de vouloir me conduire dehors à cette heure. Je suis pieds nus, je ne peux pas sortir. » Le fils lui répond sans hésiter : « Si, vous viendrez, je vous porterai ! » Le prêtre, ayant emporté son étole, sans ajouter mot, monte sur les épaules du garçon qui reprend le même chemin qu'à l'aller, car il voulait aller plus vite. Il coupe par le sentier qu'avaient emprunté les deux frères partant en quête de victuailles. Celui qui était en train de prendre les choux vit la forme blanche du prêtre et crut que c'était son acolyte qui lui rapportait quelque butin ; il lui demanda tout joyeux : « Rapportes-tu quelque chose ? » « Ce que je devais », répondit le fils, croyant que c'était son père qui lui avait parlé. « Alors vite, reprend l'autre, jette-le par terre ! Mon couteau est bien aiguisé, je l'ai fait hier affûter à la forge, il aura vite fait de lui trancher la gorge ! ».

Quand le prêtre l'entendit, il fut persuadé qu'on l'avait trahi : il sauta à terre, quittant les épaules du garçon qui n'était pas moins effrayé que lui et qui s'enfuit immédiatement. Le prêtre sur le sentier s'élança ; son surplis s'accrocha à un

pieu, mais il l'y laissa, car il n'osa pas perdre du temps pour l'en décrocher. Le coupeur de choux ne fut pas moins tout ébahi que ceux qui s'enfuyaient à cause de lui, car il ignorait qui ils étaient. Cependant, il alla prendre l'objet blanc qu'il voyait pendre au pieu : il se rendit compte que c'était un surplis.

Au même moment, son frère sort de la bergerie avec un mouton et appelle son compère qui avait son sac rempli de choux : tous deux ont les épaules bien chargées ! Ils n'osèrent pas s'attarder mais reprirent le chemin de leur logis, qui était tout proche. Alors celui qui avait ramassé le surplis montra son butin. Ils en plaisantèrent et en rirent de bon cœur, car ils avaient retrouvé la gaieté, qui leur était naguère interdite. Qu'en peu de temps Dieu fait son œuvre ! Tel rit le matin qui pleure le soir, tel est furieux le soir qui sera joyeux le lendemain matin.

Le Dit des perdrix

(Traduction en prose en français moderne)

Puisqu'il est dans mon habitude de vous raconter des histoires, je veux dire, au lieu d'une fable, une aventure qui est vraie.

Un vilain, au pied de sa haie, un jour attrape deux perdrix. Il les prépare avec grand soin ; sa femme les met devant l'âtre (elle savait s'y employer), veille au feu et tourne la broche ; et le vilain court pour aller inviter le prêtre.

Il tarde tant à revenir que les perdrix se trouvent cuites. La dame dépose la broche ; elle détache un peu de peau, car la gourmandise est son faible. Lorsque Dieu la favorisait, elle rêvait, non d'être riche, mais de contenter ses désirs. Attaquant l'une des perdrix, elle en savoure les ailes, puis va au milieu de la rue pour voir si son mari revient. Ne le voyant pas arriver, elle regagne la maison et sans tarder elle expédie ce qui restait de la perdrix, pensant que c'eût été un crime d'en laisser le moindre morceau. Elle réfléchit et se dit qu'elle devrait bien manger l'autre. Elle sait ce qu'elle dira si quelqu'un vient lui demander ce qu'elle a fait de ses perdrix : elle répondra que les chats, comme elle mettait bas la broche, les lui ont arrachées des mains, chacun d'eux emportant la sienne.

Elle se plante dans la rue afin de guetter son mari, et ne le voit pas revenir, elle sent frétiller sa langue, songeant à la perdrix qui reste ; elle deviendra enragée si elle ne peut en avoir ne serait-ce qu'un petit bout. Détachant le cou doucement, elle le mange avec délice ; elle s'en poulèche les doigts.

« Hélas ! dit-elle, que ferais-je ? Que dire, si je mange tout ? Mais pourrais-je laisser le reste ? J'en ai une si grande envie ! Ma foi, advienne que pourra, il faut que je la mange toute. » L'attente dure si longtemps que la dame se rassasie. Mais voici venir le vilain ; il pousse la porte et s'écrie : « Dis, les perdrix sont-elles cuites ? — Sire, fait-elle, tout va mal, car les chats me les ont mangées. » À ces mots, le vilain bondit et court sur elle comme un fou. Il lui eut arraché les yeux, quand elle crie : « C'était pour rire. Arrière, suppôt de Satan ! Je les tiens au chaud, bien couvertes. — J'aurais chanté de belles laudes, foi que je dois à saint Lazare. Vite, mon bon hanap de bois et ma plus belle nappe blanche ! Je vais l'étendre sur ma chape sous cette treille, dans le pré. — Mais prenez donc votre couteau ; il a besoin d'être affûté, faites-le couper un peu sur cette pierre, dans la cour. » L'homme jette sa cape et court, son couteau tout nu dans la main.

Mais arrive le chapelain, qui pensait manger avec eux ; il va tout droit trouver la dame et l'embrasse très doucement, mais elle se borne à répondre : « Sire, au plus tôt fuyez, fuyez ! Je ne veux pas vous voir honni, ni voir votre corps mutilé. Mon mari est allé dehors pour aiguïser son grand couteau ; il prétend qu'il veut vous couper les couilles s'il peut vous tenir. — Ah ! puisses-tu songer à Dieu ! fait le prêtre, que dis-tu là ? Nous devons manger deux perdrix que ton mari a prises ce matin. — Hélas ! ici, par Saint Martin, il n'y a perdrix ni oiseau. Ce serait un bien bon repas ; votre malheur me ferait peine. Mais regardez-le donc là-bas comme il affûte son couteau ! — Je le vois, dit-il, par mon chef. Tu dis, je crois la vérité. » Et le prêtre, sans s'attarder, s'enfuit le plus vite qu'il peut. Au même instant, elle s'écrie : « Venez vite, sire Gombaut. — Qu'as-tu ? dit-il, que Dieu te garde. — Ce que j'ai ? Tu vas le savoir. Si vous ne pouvez courir vite, vous allez y perdre, je crois ; car par la foi que je vous dois, le prêtre emporte vos perdrix ! »

Pris de colère, le bonhomme, gardant son couteau à la main, veut rattraper le chapelain. En l'apercevant, il lui crie : « Vous ne les emporterez pas ! Vous les emportez toutes chaudes ! Si j'arrive à vous rattraper, il vous faudra bien les laisser. Vous seriez mauvais camarade en voulant les manger sans moi. » Et regardant derrière lui, le chapelain voit le vilain qui accourt, le couteau en main. Il se croit mort, s'il est atteint ; il ne fait pas semblant de fuir, et l'autre pense qu'à la course il pourra reprendre son bien. Mais le prêtre, le devançant, vient s'enfermer dans sa maison.

Le vilain s'en retourne chez lui et interroge sa femme : « Allons ! fait-il, il faut me dire comment il t'a pris les perdrix. » Elle lui répond : « Que Dieu m'aide ! Sitôt que le prêtre me vit, il me pria, si je l'aimais, de lui montrer les deux perdrix : il aurait plaisir à les voir. Et je le conduisis tout droit là où je les tenais couvertes. Il

ouvrit aussitôt les mains, il les saisit et s'échappa. Je ne pouvais pas le poursuivre, mais je vous ai vite averti. » Il répond : « C'est peut-être vrai; laissons donc le prêtre où il est. »

Ainsi fut dupé le curé, et Gombaut, avec ses perdrix. Ce fabliau nous a montré que femme est faite pour tromper : mensonge devient vérité et vérité devient mensonge. L'auteur du conte ne veut pas mettre au récit une rallonge et clôt l'histoire des perdrix.

Gautier de Coigny (1177–1236)

Moine bénédictin, prieur du couvent Saint-Médard de Soissons, Gautier de Coigny est connu surtout pour son recueil des *Miracles de Notre-Dame*. Le fabliau moralisateur qui suit met aussi en scène Notre-Dame. Un saltimbanque (« tombeur ») se retire dans un couvent. Comme il est illettré, on l'assigne à des travaux subalternes, on se moque de lui. Il envie les autres moines de savoir honorer la Vierge par leurs chants et le latin. Lui aussi veut contribuer à sa gloire, en lui rendant hommage par son art – les sauts périlleux..

Le Tombeur Notre-Dame

(Traduction en prose en français moderne)

(...) Quand il entend sonner la messe, il se dresse tout ébahi: «Ah! fait-il, comme je suis malheureux! À cette heure, chacun fait son devoir, et moi je suis ici comme un boeuf à l'attache qui n'est bon qu'à brouter et à manger sa nourriture. Que dire? Que faire? Par la mère de Dieu, oui, je ferai quelque chose. Personne n'aura rien à dire: je ferai ce que j'ai appris, je servirai, selon mon métier, la mère de Dieu en son moutier. Les autres la servent en chantant, et je la servirai, moi, en sautant. Il ôte sa cape, se dévêt; près de l'autel il pose son habit, mais pour éviter de rester nu, il garde une petite cotte qui était très fine et délicate.

Vers la statue il se retourne très humblement, et la regarde: «Dame, fait-il, à votre garde je confie mon corps et toute mon âme. Douce reine, douce Dame, ne dédaignez pas ce que je sais, car je veux m'efforcer de vous servir, de bonne foi, avec l'aide de Dieu, sans nul dommage. Je ne sais ni chanter ni lire, mais je veux choisir pour vous les plus beaux de mes tours. (...) Dame, qui n'êtes pas amère pour ceux qui vous servent justement, quoi que je fasse, que ce soit pour vous.»

Alors il commence à faire des sauts, bas et petits et grands et hauts, d'abord dessus et puis dessous, puis se remet à genoux devant la statue et s'incline: «Ah! fait-il, très douce reine, par votre pitié, par votre noblesse, ne dédaignez pas mon service.» Alors, il saute et gambade et fait, avec ardeur, le tour de Metz, autour de sa tête. Il s'incline devant la statue; il la vénère; de toutes ses forces, il l'honore; après, il fait le tour français, et puis le tour champenois, puis le tour d'Espagne et les tours qu'on fait en Bretagne et puis le tour de Lorraine: il s'applique autant qu'il le peut. Ensuite, il fait le tour romain, et met devant son front sa main, et danse avec grâce, et regarde très humblement l'image de la mère de Dieu: « Dame, fait-il, voici un beau tour. Si je le fais, c'est pour vous seule, car j'ose bien dire, et je m'en vante, que je n'y prends nul plaisir. Mais je vous sers et je m'acquitte: les autres vous servent; moi aussi, je vous sers. Dame, ne dédaignez pas votre serviteur, car je vous sers pour votre joie. Dame, vous êtes la perfection qui embellit tout le monde! » Alors il met les pieds en l'air et sur ses deux mains va et vient, sans toucher terre de ses pieds. Ses pieds dansent et ses yeux pleurent.

Ayant découvert les « prières » secrètes du tombeur, les moines sont scandalisés. Ils veulent le prendre sur le fait pour le chasser du couvent. Mais Notre-Dame intervient.

L'abbé et le moine regardent tout l'office du convers, et les tours qu'il fait si divers, ses gambades et ses danses: ils le voient s'incliner vers la statue et sauter et bondir, jusqu'à en défaillir. Il s'efforce jusqu'à une telle lassitude qu'il tombe à terre, malgré lui; il s'est assis, si épuisé que, d'effort, il est couvert de sueur; sa sueur coule goutte à goutte sur le sol de la crypte. Mais, sans attendre, elle le secourt, la douce Dame qu'il servait si naïvement: elle sut bien venir à son aide. L'abbé regarde de tous ses yeux: il voit de la voûte, descendre une Dame si glorieuse que jamais nul n'en vit d'aussi brillante, d'aussi richement vêtue; jamais il n'en fut d'aussi belle: ses vêtements sont merveilleux, d'or et de pierres précieuses. Avec elle, voici les anges du ciel, là-haut, et les archanges qui viennent autour du jongleur; ils l'apaisent et le soutiennent. Quand ils sont rangés autour de lui, tout son coeur s'est calmé. (...) La douce et noble reine tient une étoffe blanche: elle évente son ménestrel, tout doucement, devant l'autel. La noble Dame, la très bonne, lui évente le cou, le corps et le visage, pour le rafraîchir: elle a bien soin de le reconforter. (...)

Jean Bodel (1165?–1210)

Ce trouvère arrageois est l'auteur du miracle *Jeu de saint Nicolas* et de la *Chanson des Saisnes* qui relate les combats de Charlemagne contre les Saxons et leur chef Guiteclin (Widukind). En 1202, il contracte la lèpre et termine ses jours dans une léproserie. Le fabliau *Brunain, la vache au prêtre* esquisse avec humour et finesse, en quelques vers seulement, la caractérologique et la psychologie des personnages.

Brunain, la vache au prêtre

*D'un vilain conte et de sa fame
C'un jor de feste Notre Dame
Aloient ouurer a l'yglise.
Li prestres, devant le servise,
Vint a son proisne sermoner,
Et dist qu'il faisoit bon doner
Por Dieu, qui reson entendoit;
Que Diex au double li rendoit
Celui qui le faisoit de cuer.
«Os», fet li vilains, «bele suer,
Que noz prestres a en couvent:
Qui por Dieu done a escient,
Que Dex li fet mouteploier.
Miex ne poons nous emploier
No vache, se bel te doit estre,
Que pour Dieu la donons le prestre:
Ausi rent ele petit lait.
- Sire, je vueil bien que il l'ait,»
Fet la dame, «par tel reson.»
Atant s'en vienent en meson,
Que ne firent plus longue fable.
Li vilains s'en entre en l'estable,
Sa vache prent par le lien,
Presenter la vait au doien.
Li prestres ert sages et cointes.
«Biaus sire», fet il a mains jointes,*

C'est d'un vilain et de sa femme
que je veux vous conter l'histoire.
Pour la fête de Notre-Dame,
ils allaient prier à l'église.
Avantde commencer l'office,
le curévint faire son sermon; il dit qu'il
était bon de donner pour l'amour de Dieu
et que Dieu rendait au double à qui don-
nait de bon coeur.
«Entends-tu, belle soeur, ce qu'a dit le prêtre?»
fait le vilain à sa femme.
«Qui pour Dieu donne de bon coeur
recevra de Dieu deux fois plus.
Nous ne pourrions mieux employer
notre vache, si bon te semble,
que de la donner au curé.
Elle a d'ailleurs si peu de lait.
- Oui, sire, je veux bien qu'il l'ait,
dit-elle, de cette façon.»
Ils regagnent donc leur maison,
et sans en dire davantage.
Le vilain va dans son étable;
prenant la vache par la corde,
il la présente à son curé.
Le prêtre était fin et madré:
«Beau sire, dit l'autre, mains jointes,

«Por l'amor Dieu Blerain vous doing.»
 Le liën li a mis el poing,
 Si jure que plus n'a d'avoir.
 «Amis, or as tu fet savoir,»
 Fet li provoires dans Constans,
 Qui a prendre bee toz tans,
 «Va t'en, bien as fet ton message,
 Quar fussent or tuit ausi sage devoir:
 S'averioie plenté de bestes.»
 Li vilains se part du provoire.
 Li prestres comanda en oirre
 C'on face, pour aprivoisier
 Blerain avoec Brunain lier,
 Li clers en lor jardin la maine,
 Lor vache trueve, ce me samble.
 Andeux les acoupla ensamble;
 La vache le prestre s'abesse
 Por ce que voloit pasturer,
 Mes Blere nel vout endurer,
 Ainz sache le liens si fors
 Du jardin la traïna fors:
 Tant l'a menee par osterz,
 Par chanevieres et par prez,
 Qu'elle est reperie a son estre
 Avoecques la vache le prestre
 Qui moult a mener li grevoit.
 Li vilains garde, si le voit;
 Moult en a grant joie en son cuer.
 «Ha!» fet li vilains, «bele suer,
 Voirement est Diex bon doublere,
 Quar li et autre revient Blere:
 Une grant vache amaine brune;
 Or en avons nous II. por une:
 Petis sera nostre toitiaus.»
 Par exemple dist cis fabliaus
 Que fols est qui ne s'abandone;

pour Dieu je vous donne Blérain.»
 Il lui a mis la corde au poing,
 et jure qu'elle n'est plus sienne.
 «Ami, tu viens d'agir en sage,
 répond le curé dom Constant
 qui toujours est d'humeur à prendre;
 Retourne en paix, tu as bien fait tondevoir:
 si tous mes paroissiens étaient aussi avisés
 que toi, j'aurais du bétail en abondance.»
 Le vilain prend congé du prêtre
 qui commande aussitôt qu'on fasse,
 pour l'accoutumer,
 lier Blérain avec Brunain, sa propre vache.
 Le curé les mène en son clos,
 trouve sa vache, ce me semble,
 les laisse attachées l'une à l'autre.
 La vache du prêtre se baisse,
 car elle voulait pâturer,
 Mais Blérain ne veut l'endurer
 et tire la corde si fort
 qu'elle entraîne l'autre dehors
 et la mène tant par maison,
 par chènevières et par prés
 qu'elle revient enfin chez elle,
 avec la vache du curé
 qu'elle avait bien de la peine à mener.
 Le vilain regarde, la voit;
 il en a grande joie au coeur.
 «Ah! dit-il alors, chère soeur,
 il est vrai que Dieu donne au double.
 Blérain revient avec une autre:
 c'est une belle vache brune.
 Nous en avons donc deux pour une.
 Notre étable sera petite!»
 Par cet exemple, ce fabliau
 nous montre que fol est qui ne se résigne.

*Cil a le bien cui Diex le done,
Non cil qui le muce et enfuet.
Nus home mouteplier ne puet
Sanz grant eür, c'est or del mains.
Par grant eür ot li vilains
II. vaches et li prestres nule.
Tels cuide avancier qui recule.*

Le bien est à qui Dieu le donne
et non à celui qui le cache et enfouit.
Nul ne doublera son avoir
sans grande chance, pour le moins.
C'est par chance que le vilain
eut deux vaches, et le prêtre aucune.
Tel croit avancer qui recule.